

Zur Literatur & Aristoteles u. seine Philosophie.

1

Überweg - Brandis - Zeller // 2. II. Bd. I. Abt.
Teufel

Rhp 62-2

II. Bd. 2. Abt. 12. Teil (1852, 52)

Leben des Aristoteles. - Schon im Altertum beschrieben, die Biographien zum Teil verloren. Antiker: Diogenes v. Laerte (III. Kap.) Dort F. D. § 1-35. - Diogenes v. Laerte kennen; - Anonymus Menagii - Ammonius (Pseudo-) - Vita Martiana - eine latein. Bearbeitung des letzteren teils. - Biographie von Aristoteles I. Bd. II. wo eine Vita Aristoteles per amicum Siphium - Adolf Stahr in 1. Bd. Leben: Aristoteles. (J. G. C. Carin 1865 40). -

Arist. geb. Ol. 99, i. 384. in Stagira. (J. H. v. Stunnen in Stiergen an Wolf: 1857 2. Bd.). Sein Mikromedon Leibarzt i. d. Königs Amyntas. Über seine Jugendzeit wissen wir im Grunde nichts. Die einzige Nachricht aus jener Zeit ist, daß Arist. seine Eltern früh verloren u. v. einem griech. Proseus angenommen wurde. (Testament d. Aristoteles) - Die erste sichere Nachricht betrifft seine Übersiedlung nach Athen, wo er Schüler d. Plato wurde. - 20 Jahre war er Schüler Platons. - (Elegie auf Eusebios, der starb, als Plato sehr alt war, von Arist. gedichtet, in welcher man Anspielungen auf die Freundschaft zw. Arist. u. Plato finden wollte; genau bezeichnet er Plato, ob er ihn bekämpfte, ob Freund. (in Ethik.) Überlieferung als Feindschaft zw. Ar. u. Pl., sind zu wenig begründet. - Bis 37. Lebensjahr blieb Ar. in Philosophie Schule; doch gründete er Rhetorikschule für von früher, gegen Prokrateas. - Nach Platon Tod (347) ging Ar. mit Xenokrateas zu Heronias in Astakoneis [?] Die Mithras bei Heronias, Pythas, Soma Herkylles am Megara heiratete er. - Von dort bezog er sich nach ? , von dort 342 zum Epikure zu Meander befragen. Wie er ihm 1707 i. unterrichtete davon nur Vermutungen. 3 Jahre lang wird was Aristoteles in Hettung durch (13-16 Abzug v. Reich Meander). -

Seinen Einfluß benutzte wie Einfluß in edler Weise. Aristoteles
zog viel Saum nach Mazedonien zurück. Als Alexander gegen
Persien aufbrach, ging Aristoteles nach Athen 335, 17 Jahre
nach Platons Tode, als 50jähriger. Unterricht im Lykeion.
Er unterrichtete auch Rhetorik. 12 Jahre wirkte Aristoteles
in Athen. In dieser Zeit alle Schriften. Die Freundschaft
Lücken Beziehungen durch ihn, alex i. Arist. erhalteten
(Kontinuität d. Weltkenntnis) Als Alex. starb (323), erhoben sich
Athener gegen die makedonische Partei, Aristoteles wurde bei
Gottlosigkeit angeklagt, man stütze sich auf ^{ein} Lykurg
Sein Arist. geschickter hatte. Er floh nach Euböa, dort der Jahr
darnach.

La philosophie de Hume.

Par John Stuart Mill. (traduit de l'anglais par E. Carrelles.)
Paris 1869.

(page 371.) En conséquence, à proprement parler, nous n'avons pas de concepts généraux; nous n'avons que des idées complètes d'objets au concret: mais nous pouvons porter exclusivement notre attention sur certaines parties de l'idée concrète: et par cette attention exclusive nous donnons à ces parties le pouvoir de déterminer exclusivement le cours de nos pensées telles que l'association les évoque subsequently; et nous sommes à même de suivre un enchaînement de méditations ou de raisonnements relatifs à ces parties seulement, tout comme si nous étions capables de les concevoir séparées du reste.

Le qui nous donne ce pouvoir, c'est surtout l'emploi des signes, et en particulier, l'espèce de signes la plus efficace et la plus familière, c'est-à-dire les noms. Hume repose bien et fortement cette idée, et pour bien des raisons je dois la présenter dans la même forme. (Lectures III p. 137.)
[377] Une fois ainsi formé par abstraction des qualités semblables d'avec les qualités non-semblables des objets, le concept retomberait dans la confusion et l'infini d'où l'esprit l'a évoqué, si un signe verbal, qui le fixe et le rati-

fit ne le rendait permanent pour la conscience : le géni-
ral, la pensée et le langage sont réciproquement dépen-
dants ; chacun présente toutes les imperfections et toutes
les perfections de l'autre ; mais sans langage il ne pour-
rait y avoir une connaissance des propriétés essentielles
des choses, ni de la connexion de leurs états accidentels."

Ceci revient à dire que, lorsque nous voulons nous mettre
en état de penser des objets, au point de vue de certains de leurs
attributs ; et ne nous rappeler d'autres objets que ceux qui sont
dotés de ces attributs, et de nous les rappeler en dirigeant notre
attention exclusivement sur ces attributs, ou à la classe d'objets
qui les possèdent, un nom spécifique. Nous créons une associa-
tion artificielle entre ces attributs et une certaine combinaison
de sons articulés, qui nous assure que, quand nous entendons
le son, ou que nous voyons écrits les caractères correspondants,
il s'éleva dans notre esprit l'idée d'un certain objet possé-
dant ces attributs ; et dans cette idée ces attributs seuls seront
suggérés vivement à l'esprit, tandis que la conscience que
nous aurons du reste de l'idée concrète sera faible.
Comme le nom n'a été directement associé qu'à ces attri-
buts, il peut aussi bien les rappeler sous une combinai-
son concrète que sous une autre. L'appel de telle ou telle
combinaison dans des cas particuliers, dépend de l'époque

2.
récente de l'expérience, des accidents de mémoire, ou de l'in-
fluence des autres pensées qui ont traversé ou qui traversent
l'esprit: il s'ensuit que la combinaison est loin d'être toujours
la même, et rarement elle se montre fortement associée au
nom qui la suggère; tandis que l'association conventionnelle
devient de plus en plus forte. L'association de cette série parti-
culière d'attributs avec un nom donné, c'est ce qui les lie en-
semble dans l'esprit, par une attache plus forte que celle
qui les associe au reste de l'image concrète. Pour parler
le langage de Hamilton, [page 373.] cette association leur
donne une unité dans la conscience. Ce n'est que lorsque
cette association est accomplie que nous possédons ce que
Hamilton appelle un concept; et voilà tout le phénomène
mental impliqué dans le concept. Nous avons une représen-
tation concrète, dont certains éléments constitutifs sont
distingues par une marque qui le dirige à une attention
spéciale; et cette attention quand elle se produit avec une
intensité exceptionnelle, exclut toute conscience des autres
éléments constitutifs.

Maintenant Hamilton pense que nous pourrions former,
mais que nous ne pourrions guère conserver des concepts
sans l'aide des signes. "Le langage", dit-il, (lectures, III page
138, 140), est l'attribution de signes à nos cognitions des

choes. Mais comme une cogition doit avoir déjà existé a-
tant qu'elle puisse recevoir un signe, il en résulte que la
~~conscience~~ connaissance exprimée par la formation et l'ap-
plication d'un mot doit avoir précédé le symbole qui la
fixe." Cependant, ajoute-t-il, dans un de ses plus beau-
x exemples, un signe " est nécessaire pour donner de
la stabilité à nos progrès intellectuels, — pour fixer chaque
pas de notre marche, et en faire un nouveau point de
départ pour de nouveaux progrès. Une armée peut se ré-
pandre sur un pays, mais elle n'en fait la conquête
qu'en y établissant des forteresses. Les mots sont les for-
teresses de la pensée. Les mots nous permettent d'établir
notre domination sur le territoire que la pensée a déjà
conquis; de faire de chacune de nos conquêtes intellec-
tuelles, une base d'opération pour en effectuer de nou-
velles. Prenons un autre exemple: Tous (page 374.) avez
entendu parler du percement d'un tunnel dans un
banc de sable. Dans cette opération, il est impossible
de réussir à moins qu'à chaque pas, on pourrait dire
à chaque pouce, on se se mette en sûreté en bâtissant
une route de maçonnerie avant de creuser plus avant.
Or, le langage est précisément pour l'esprit ce que la
route est pour le tunnel. Ne pouvons de penser et le

3.

pourrait de creuser ne dépendent pas, le premier du mot, le second de la macrométrie, mais sans ces auxiliaires aucune des deux opérations ne pourrait aller au delà de son premier pas. Nous reconnaissons que chaque mouvement en avant dans la pensée, mais à moins que la pensée ne soit accompagnée à chaque pas de son évolution par une évolution correspondante du langage, son développement s'arrête. Et même si l'on admet que l'esprit est capable de certains concepts élémentaires, que le langage n'a pas fixés en y apposant son sceau, ils ne sont que des étincelles qui ne brillent que pour mourir; il faut des mots pour leur donner de la scillie, et pour nous ^{en} mettre de les recueillir, d'en tirer de nouveaux, et de faire jaillir une lumière vive et durable de ce qui, sans cela, n'aurait été qu'une gerbe d'étincelles bientôt éparpillées et éteintes.